

UNE BELLE CEREMONIE

Il y a encore de la générosité ici-bas. Je n'en veux pour preuve que ces belles statues qui depuis quelque temps président à nos jeux et à nos travaux, et veulent encore sur notre sommeil pendant la nuit. Leur présence continue nous est infiniment secourable, et l'on dirait un détachement de la milice céleste venu pour nous aider à combattre le bon combat. A leur tête est le divin Chef de nos confrères de la Ligue, le Sacré-Cœur de Jésus, qui veut bien venir diriger lui-même sa petite armée.

Les Ligueurs avaient voulu prouver leur attachement à cette sainte milice par une cérémonie imposante, pendant laquelle a eu lieu la bénédiction solennelle de ces statues.

Pour la circonstance, M. l'abbé Poirier nous adresse, à la chapelle, une magnifique allocution où il montre les avantages attachés au culte des images et des statues. Monseigneur procède alors à la bénédiction, qui est suivie d'un salut solennel ; puis une procession se forme pour escorter nos saints personnages. Cette marche solennelle à travers les longs corridors présentait un spectacle imposant. En effet, cette foule recueillie qui marchait à pas lents, ces jeunes fronts courbés, ces chants pieux et suppliants, ces nombreux flambeaux remplissant le corridor d'une lumière éclatante, enfin tous ces témoignages d'une piété sincère jetaient nos âmes dans le ravissement ; nous nous croyions transportés comme par enchantement dans une galerie de catacombes, et il nous semblait voir une troupe des premiers chrétiens transportant les précieux restes de quelque nouveau martyr.

Arrivée au lieu où devaient être déposées les statues qui s'avançaient en triomphe, la procession s'arrêta, les chants cessèrent, et l'un d'entre nous, M. Henri Dumas, doyen de la communauté, lut au pied des statues du Sacré-Cœur, de la sainte Vierge et de saint Joseph, une consécration solennelle. Monseigneur nous fit ensuite quelques exhortations et termina en nous donnant congé d'étude pour la soirée.

Quoique cette cérémonie n'ait eu de retentissement que dans l'enceinte de cette maison, elle n'en restera que plus longtemps gravée dans nos cœurs et le nom de nos généreux donateurs sera toujours l'objet de notre reconnaissance. Leur modestie en souffrira peut-être ; mais je ne puis résister au désir de proclamer les noms de ceux qui me sont connus. Ce sont : S. G. Mgr Labrecque, une statue de Saint-Joseph ; M. le Grand Vicairé Belley, une statue du Sacré-Cœur ; M. Eug. Lapointe, Directeur du petit Séminaire, une statue de la sainte Vierge ; M. l'abbé Eug. Bédard, eccl., une statue du Sacré-Cœur. Il y en a encore plusieurs autres, dont les noms ont échappé à mes investigations, mais nous ne les oublierons pas dans nos prières ; et le Sacré-Cœur se chargera de récompenser ces bienfaiteurs comme ils le méritent.

E. BELLAY,
Élève de Raëtrique.

Humanités : 1er, M. Norm. Gagné ; 2e, M. J.-C. Gagné.
Quatrième : 1er, M. Henri Duperré ; 2e, M. Jos. Blackburn.
Troisième : 1er, M. Jules-A. Gagné ; 2e, M. Ludg. Boily.
Seconde : 1er, M. Jean Brassard ; 2e, M. Diégo Villeneuve.
Première : 1er, M. Alf. Jalbert ; 2e, M. Vict. Morin.

PREMIERES IMPRESSIONS DE VOYAGE

(Suite)

LA PENSÉE DU PAYS !

JEUDI, 19 NOV. 1891.—Le jeudi n'est pas un jour ordinaire dans notre collège, car c'est celui du courrier canadien. Ce matin donc, l'un de nous était au piano, et nous étions à chanter des chansons du pays, lorsqu'arriva le porteur galonné. A l'instant toute musique cesse, et nous entourons celui qui s'improvise distributeur de la malice. Chaque fois qu'un nom est prononcé, on voit un sourire rayonner sur une figure. Pour moi, je reçois en tremblant plusieurs lettres, et je vais me renfermer dans ma chambre pour jouir tout à mon aise de mon trésor.

Cette matinée a été employée à dépouiller ma correspondance et à écrire. L'avouerai-je ? par instants je sentis des larmes humecter mes paupières. En pareille circonstance, les larmes sont les douces compagnes des émotions de l'âme. Vraiment, je deviens par trop sensible. Mais quand il s'agit des siens, on reste toujours, même à l'âge d'homme, quelque peu enfant.

* *

La véritable patrie de tout homme est ce petit coin de terre qui l'a vu naître et où s'est écoulée son enfance. C'est celui qui tient le plus à la nature, et s'imprime le plus profondément dans toutes les facultés de l'âme, à mesure qu'elles se développent. Pour détruire en nous le sentiment du lieu natal, il faudrait changer notre être. En effet, tout ce qui nous frappe dans ces premières années, se grave dans notre mémoire. L'habitant des montagnes aimera toujours les terrains accidentés, tandis que celui de la plaine se plaît dans les contrées où la vue peut s'étendre ; dans l'intérieur des terres, le riverain ressent un malaise dont il ne se rend pas toujours compte, mais qui existe ; et l'homme qui a grandi dans la solitude d'une campagne silencieuse, se fatiguera vite du bruit d'une rivière qui se précipite en cascades.

De même, la modeste église du

village ne s'oublie jamais. Petit enfant, comme chacun est impatient d'y accompagner la famille ! Le prêtre à l'autel, les chantres au chœur, les cérémonies avec leur caractère de nouveauté et de grandeur, le peuple si nombreux dans la nef ; tout, à cet âge, produit une impression qui reste. On pourra plus tard habiter des grands centres, être témoin des pompeuses cérémonies des cathédrales, mais lorsqu'on reviendra au pays, on sera toujours heureux d'assister aux pieux offices de la paroisse. Les souvenirs se presseront dans l'esprit, et produiront une émotion inconnue partout ailleurs.

Seul, le son de voix d'un vénérable curé qui guida nos premiers pas dans la vie, suffira quelquefois pour nous attendrir. Ce saint prêtre a béni le mariage de nos parents, versé sur notre front l'eau sainte du baptême ; c'est lui qui présida à notre première communion, lui peut-être qui assista à la mort une mère ou un père chéri.

Oui, j'aime la Malbaie, avec sa paisible vallée qui s'enfonce dans les Laurentides ; je l'aime avec ses renforts de montagnes, son sol tourmenté et ces nombreux mamelons qui donnent à son aspect tant d'originalité et d'agrément ; j'aime la rivière qui la traverse en la fécondant, le grand fleuve et le mouvement périodique de ses eaux ; la marée, c'est la variété, c'est la vie. Deux fois le jour, ses ondes envahissent la baie, et lui donnent la proportion d'un lac que sillonnent de légères embarcations. Les rivages sablonneux de la Pointe-au-Pic, à l'ouest ; à l'est, les rochers de la Pointe-à-Gaz, de la Baleine, et du Heu ; les panoramas incomparables qui se déroulent du haut du Cap-Fortin et du Cap-à-l'Aigle : le tout forme un ensemble de beautés qu'on rencontre rarement ailleurs.

Mon cœur est encore attaché à la Malbaie, parce que c'est là que repose ma mère. Ah ! la mort de ces personnes qui tiennent au plus intime de notre être, laisse un vide que rien ne comble plus. La vie cesse d'être ce qu'elle était. Il en coûte moins après cela de mourir, car une partie de nous-mêmes est déjà rendue là-haut, et on comprend mieux le besoin d'une patrie où les liens brisés ici-bas, se formeront de nouveau pour toujours.

(A suivre)

LAURENTIDES.

PREMIERS ET SECONDS

MOIS DE NOVEMBRE

Philosophie senior : 1er, M. P. Gagné ; 2e, M. T. Dufour.

Philosophie junior : 1er, M. Frs Bergeron ; 2e, M. On. Tremblay.

Rhétorique : 1er, M. Eug. Bellay ; 2e, M. Jos.-C. Tremblay.

Belles-Lettres : 1er, M. Jos. Sheehy ; 2e, M. Ach. Tremblay.

Versification : 1er, M. Is.-T. Saucier ; 2e, M. Edm. Duchesne.